

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Il n'est pas donné à toutes les femmes d'être jolies : la beauté est un don de la nature, qui n'en est prodigue qu'à ses heures. Mais on peut être charmante toujours !

La beauté se discute, le charme se subit. On est jaloux de l'un, tandis qu'on est subjugué par l'autre. Tout compte fait, il vaut encore mieux captiver qu'éblouir ; d'ailleurs, le charme s'acquiert, pour peu qu'on le veuille. C'est un heureux mélange de grâce, d'affabilité, d'élégance et de goût. Les deux premières de ces qualités sont, pour ainsi dire, inhérentes à notre nature ; mais les deux dernières, qui ne vont guère l'une sans l'autre, s'obtiennent par le raisonnement.

Le goût raisonné amène à sa suite une foule de petits soins qui atténuent les imperfections physiques et augmentent les avantages extérieurs.

Nous insisterons particulièrement sur ce point en appelant l'attention de nos lectrices sur les soins qu'il importe de donner à la main et aux bras, aujourd'hui que la mode des manches presque courtes et des mitaines les abandonne à la merci de la critique. D'autre part, les bagues et les bracelets, qui sont l'objet d'une très-grande recherche en ce moment, fournissent un prétexte plausible à l'admiration... ou plutôt à l'inquisition des indiscrets. On demande à voir de près cette jolie émeraude entourée de brillants dont le doigt se montre si fier, ou ce serpent d'or, aux yeux de rubis, qui s'enroule autour du bras, etc., tout cela pour avoir le plaisir de constater la douceur de la peau, la fine teinte rosée des ongles, leur forme arrondie, etc. Conclusion : une femme de goût ne doit rien négliger des petits détails qui concernent les soins de sa personne ou de sa toilette et qui concourent si puissamment à la rendre charmante.

L'année 1878 est pleine de promesses. A peine née, elle se met en devoir de renverser les modes de sa devancière, quelques-unes du moins. Étoffes écossaises, robe écossaise, bas écossais, toque écossaise, voilà ce qui vient de paraître ! C'est tout simplement une guerre à l'un, à la simplicité de la ligne, à la

forme princesse peut-être... quoiqu'elle paraisse inviolable. Enfin, qui vivra verra ; en attendant, disons ce que nous avons vu. Ce sont d'abord des étoffes à carreaux bleus et verts, avec filets d'un rouge sombre ou vieil or ; puis des costumes écossais, comprenant un jupon sans traine et une longue polonaise ; ou bien une robe de coupe princesse, avec devant de corsage taillé en long, veston et tablier drapé dans les coutures de côté. Comme garniture,

de simples ruches à la vieille, bordées de dépassants de faille assortie à la couleur tranchante de l'étoffe.

Il nous faut placer ici une observation importante : c'est que dans la confection d'une robe quelconque, faite avec un tissu écossais, le nombre des coutures doit être aussi limité que possible ; une couture au milieu du dos et celle des dessous de bras suffisent. Avons-nous besoin d'ajouter que les carreaux grossissent ? D'où il résulte que les femmes minces ont seules le pouvoir d'en porter.

Les bas écossais sont jusqu'à présent réservés aux enfants ; mais pour que cette note un peu criarde ne fasse pas un effet excessif dans l'ensemble de l'habillement, on a le soin de la rappeler sur le costume par une garniture de même caractère, un beau ruban de ceinture, à moins qu'on ne préfère établir une harmonie complète avec des tissus écossais pour toute la toilette.

La robe de drap a su acquérir peu à peu une grande notoriété dans les cercles élégants de la mode,

et l'on affecte de lui donner une coupe particulière qui tient de l'amazone. Ce modèle se compose d'abord d'un jupon à traine, plissé à la religieuse par derrière. Le devant et les côtés sont collants vers le haut, tandis que le bas est soulevé en plusieurs draperies, fixées au milieu par un nœud de faille. Le corsage est moitié cuirasse, avec revers *Directoire*, et basque postillon. De tout petits boutons en nickel ferment les devants, ornent la basque et les manches assez plates. On garnit généralement les bords de la robe de plusieurs rangs de piqûres. Ce costume rentre dans ce qu'on nomme le genre « tailleur », et doit avoir la sévé-



P. N° 399. — CHAPEAU DE VISITE.

rité d'un habillement masculin. D'un autre côté, la robe de drap, de forme princesse, garnie de cordelières enlacées, prend tout de suite un petit air moyen âge que certaines femmes préfèrent. Si l'on y ajoute un décolleté carré et une aumônière suspendue à la taille, avec glands pendants, on obtient quelque chose comme la robe de Marguerite dans *Faust*.

Puisque nous avons prononcé le mot d'amazone, nous dirons un mot de l'habit de cheval, sur lequel, il est vrai, la mode a peu de prise, du moins quant à son aspect général. La jupe est peut-être un peu plus collante qu'autrefois, voilà tout; ajoutons que quelques plis plats se pressent derrière. Le corsage, bien épaulé, est cambré, avec une courte basque tout autour, faisant postillon plat derrière; il est garni d'un col droit et les manches sont justes au bras. En voyant une amazone bien réussie, il semble que le travail en soit facile, et pourtant rien n'est moins aisé. C'est ordinairement à un tailleur spécial que l'on confie ce genre de travail, qui nécessite une véritable habileté de coupe et une grande habitude de manier le fer, car coutures et bordures doivent être lourdement repassées. D'ailleurs, les hommes seuls savent tailler un pantalon, et nos lectrices savent que ce vêtement est de la dernière urgence avec la robe de cheval. On le porte long et d'étoffe pareille à la robe; il remplace le jupon de dessous, c'est tout dire.

L'amazone doit être absolument sombre, en fin drap de couleur bleu marine, vert bouteille ou noir: on ne sort guère de ces couleurs. Le chapeau d'homme, à haute forme et noir, est le seul reçu, avec voilette noire en tulle et courte généralement. Il faut bien se défier de la fantaisie, sous quelque rapport que ce soit: les gants de nuance criarde, les cravaches extraordinaires, les chapeaux gris, les voiles blancs ou autres flottant au gré du vent, tout cela est de mauvais ton et vous fait prendre pour une écuyère échappée du cirque. Faites un tour au Bois le matin, avant onze heures, et vous étudierez sur place le genre, les us et coutumes de nos amazones de bonne compagnie. C'est le matin surtout qu'il est d'usage de se livrer à cet exercice salutaire.

Les petits volants faisant froufrou nous reviennent avec leur « furia » habituelle. Mais la robe princesse, qui défend ses droits, ne les accepte qu'à son corps défendant et seulement pour recouvrir sa traîne rajoutée, qu'elle considère comme une alliée et non comme faisant partie de son effectif ordinaire. Ces petits volants ont de cinq à huit centimètres de hauteur; ils sont froncés et le bord inférieur en est simplement échiqueté ou garni d'une frange mousse, ou bien d'une dentelle. Le moins que l'on mette de ces volants est neuf, puis onze, quinze ou vingt et un! Leur ensemble est réjouissant à voir. C'est un ébouriffement qui forme une heureuse opposition avec le calme plat de la ligne droite. Pour bien faire, il faut que le dos princesse s'écarte librement de cette traîne et que celle-ci conserve l'indépendance qui lui est nécessaire. Cela permet, du reste, d'employer pour elle une autre étoffe, telle que la faille ou le taffetas, — ce dernier surtout, qui par sa légèreté convient mieux au froufrou du petit volant.

MARY D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 399.

CHAPEAU DE VISITE. — Coiffe de feutre cacao pâle, sans passe proprement dite. Ruche de ruban caroubier sombre sur le devant du chapeau et petite ruche dépassante en satin assorti au feutre. Bouquet de plumes des deux couleurs placé sur le côté gauche, les pointes retombant sur le sommet du chapeau. Un ruban à double face, caroubier et cacao très-pâle, est disposé dans le bas, derrière, en un nœud à doubles coques. Les brides partent de ce point et sont nouées de côté.

G. N° 831.

TOILETTE DE VISITE ET TOILETTE DE MAISON. — 1. Paletot *Bijou* en drap velouté gris, de forme demi-ajustée et fermé devant par une seule ligne de boutons en soie de même teinte. Un col rabattu et de longs revers dans le bas encadrent le milieu devant; ils sont bordés d'un dépassant de faille assortie et garnis de boutons avec fausses boutonnières. Parement semblable au bas des manches. — Costume en cachemire et faille prune. Jupon de faille à longue traîne, entouré d'un volant ruché à doublure dépassante en faille de nuance sel gris. — Polonoise de cachemire: le milieu devant est rayé d'une bande de faille sel gris, plissée sur ses bords et garnie de boutons. Un volant ruché en faille prune orne le bas du vêtement; il est doublé de faille sel gris dépassant. — Lingerie plate en toile. — Chapeau *Marie-Stuart* en velours prune; la passe inclinée est bordée de perles d'or. Le dessus est garni de ruban de satin sel gris et prune, avec touffe de plumes grises. Brides assorties aux deux couleurs. — Prix du patron épinglé du paletot: 3 francs.

2. Costume princesse en drap loutre. — Le dos est formé de six plis piqués, lesquels s'écartent en un large éventail pour former la traîne. Un plastron-tablier est appliqué sur le milieu du devant de la robe; quatre draperies régulières et très-creuses fixent les côtés du tablier par derrière; chacune d'elles est retenue par un large bouton de nacre de même couleur. Un plissé de drap entoure le bas de la robe devant; ce plissé s'arrête à la traîne. Cette dernière, ainsi que le tablier, se termine par plusieurs rangs de piqûres. La couture du coude de la manche est couverte par une ligne de boutons semblables à ceux du tablier. — Lingerie plate en toile. — Prix du patron épinglé: 5 francs.

G. N° 856.

COSTUMES DE TRAVESTISSEMENT. — 1. *Page moyen âge*. — Costume de satin violet à bandes jaunes. Bouillonné de batiste autour de la taille. Manche bouffante en satin jaune, tailladée de satin violet; un brassart en métal doré serre le bras au-dessus du poignet. Bouillon de crêpe lisse au cou et aux poignets. Toque de velours violet.

2. *Circassienne*. — Robe de velours caroubier, de forme plate; la jupe entourée de galons lamés or. Large ceinture en tissu oriental très-riche et de couleurs variées. Veste de velours, ouverte devant et très-courte, bordée de galons lamés or. Manches à la Juive, en gaze diamantée d'un bleu très-pâle, flottant sur les côtés. Fichu de même gaze à l'intérieur du corsage et collier à plusieurs rangs de grosses perles d'or. Grandes bracelets d'or aux bras et aux poignets. Calotte de galon d'or, bordée de sequins et recouverte d'un voile de gaze blanche. Pantalon bouffant en foulard blanc rayé de velours caroubier. Mules de satin jaune.

3. *Soubrette Louis XV*. — Jupon de faille rose, garni de velours noir. Tunique et cuirasse de faille bleue. Tablier en pékin satiné blanc, encadré de velours noir et de blonde anglaise, avec poches garnies de même velours noir; blondes et plissés de crêpe lisse sur les bords du corsage décolleté. Mancheron de satin rose, garni de plissés de crêpe lisse. Bouquet de roses rouges à l'angle du corsage. Large velours au cou. Bas de soie bleue, souliers en mordoré.

Description de la gravure coloriée n° 1484.

TOILETTES DE BAL. — 1. Costume princesse en broché de soie bronze et olive. — Cette robe forme manteau de cour par la façon dont toute la partie de derrière et des côtés se détache du devant. Celui-ci, en faille olive, est recouvert de gaze de même nuance toute bouillonnée; trois cordons de feuillage bronzé, poudré d'or et d'argent descendent du haut du corsage jusqu'au bas de la jupe. Un gros liséré de faille borde le manteau de cour tout le long du tablier, ainsi que dans le haut du corsage. Un plissé de gaze olive et une dentelle blanche s'échappent du décolleté carré. Même garniture pour la manche cousue au bord de l'épaulette; bouquets de roses à l'angle du corsage et sur les épaules. Le manteau forme une longue traîne ondoiyante, retenue de place en place derrière par des bouquets de roses. Deux volants de faille plissée, simulant un jupon, en-

tourment le bas de la robe; ils sont surmontés d'une frange à grille. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

2. Costume princesse en faille caroubier, velours frappé de même ton, à dessins bleus, et faille bleue. — Le corsage, qui se détache du devant du jupon, est en velours frappé, avec plastron-gilet en faille caroubier, garni de boutons de même nuance. Des plissés de faille bleue, soulignés par une bande de faille caroubier, encadrent le plastron et suivent les bords du corsage. — Le jupon et la traîne rajoutée, tous deux en faille caroubier, sont garnis d'un volant plissé en faille bleue, coupé par des bandes caroubier. Une écharpe de faille bleue, bordée de franges en chenille caroubier, est drapée sur le devant du jupon en plis fixes et remontants; prise dans la couture du côté droit du jupon, elle tourne de l'autre côté pour former derrière deux larges coques et un pan de traîne. Le dos du corsage est également en velours frappé; il se prolonge dans la forme princesse jusqu'à la traîne rajoutée, et ses côtés se détachent du milieu pour laisser passer les coques de l'écharpe. Manches de faille caroubier, avec parement de velours frappé, garni de plissés bleus comme le corsage. — Ceinture-écharpe en faille bleue, nouée sur le côté du corsage. — Lingerie plissée en crêpe lisse blanc. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

Description du patron coupé.

Annexe spéciale aux éditions n^{os} 2, 3 et 4.

TOILETTE D'INTÉRIEUR. — Ce patron est celui du modèle représenté sur la gravure G. n^o 834 (fig. 2) que l'on trouvera, ainsi que sa description, dans le présent numéro. Il se compose de cinq morceaux :

1. Devant, de forme princesse, qui doit être allongé selon la taille de la personne à laquelle il est destiné.
2. Petit côté du dos, qu'on devra également allonger.
3. Dos, entièrement plissé. On laisse tomber les plis, sans les retenir, pour former la traîne. Allonger ce morceau de cinquante centimètres.
4. Plastron, formant tablier drapé et allant se perdre sous le dos. Les plis sont indiqués par des crans.
5. Manche.

Description de la figurine colorée L. N^o 153.

Annexe spéciale à l'édition n^o 4.

TOILETTE *Hernani*. — Costume de peluche blanche à traîne. — Tablier de peluche, couvert de broderies de jais blanc avec houppettes de soie. Ce tablier est monté à la ceinture de taille et couvu aux côtés du manteau. — Manteau de cour, de forme princesse, à corsage décolleté en carré; le milieu de devant est orné de broderies de jais assorties à celles du tablier; mêmes broderies au bord du décolleté. Des plissés de tulle blanc, s'échappant de l'intérieur du corsage, terminent l'épaulette et constituent la manche. Les bords du manteau de cour, à traîne majestueuse, sont ornés d'une guirlande de broderies de jais blanc. — Plissé balayouse en mousseline et dentelle sous toute la robe. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

CORRESPONDANCE

— M. F. M..., JUDEAPLATZ, A VIENNE.

Il sera tenu compte de votre sympathique observation. Nous n'avons qu'un désir, qui est de contenter tous nos abonnés, autant du moins que cela peut dépendre de nous.

— M^{me} L. B..., A EMBRUN (HAUTES-ALPES).

Les mesures à envoyer, en mètres et centimètres, pour avoir un patron exact, sont les suivantes : hauteur de la taille devant à partir du cou, hauteur du dos, tour de taille, épaisseur du buste en passant sous les bras à l'endroit le plus saillant de la poitrine, longueur de la manche à la couture extérieure, tour du cou, longueur du devant de la jupe de la ceinture aux pieds.

— M^{lle} C. B..., A ASNIÈRES.

Le petit journal intitulé *Cendrillon ou la Fée du Foyer* a cessé de paraître depuis plusieurs années. Quant aux autres journaux que vous indiquez, ils ne font pas partie de nos publications.

ÉCHOS DE LA MODE

Le renouvellement de l'année ne pouvait manquer de donner au mouvement mondain un regain d'activité. Les réceptions, quoique entravées par la mort du roi Victor-Emmanuel, qui est venue si subitement attrister la colonie italienne et les amis de l'Italie, ont été assez nombreuses.

Chez la comtesse de Barthélemy, c'est une soirée de contrat qui a fait allumer les lustres la semaine dernière. Il s'agissait du contrat de mariage de M^{lle} de Vast-Vimeux avec M. Rogues de Furzac. La bénédiction nuptiale a été donnée à l'église Saint-Augustin. Beaucoup de jolies toilettes et grand succès pour les velours épinglés à deux tons et les satins irisés, chatoyants comme des pierres précieuses.

M^{me} de Lesseps, à la veille de son départ pour l'Égypte, a donné une jolie soirée d'adieu.

Un théâtre avait été construit, et, de chaque côté du rideau, on lisait sur l'affiche :

« La troupe de Suez donnera, ce soir : *Un Monsieur en habit noir*, vaudeville en un acte, de M. Dreyfus; la 104^e représentation de *Un Homme fort s. v. p. ?*, vaudeville en un acte, de Richard O'Monroy. »

Cette pièce, enlevée avec un entrain étonnant par une troupe de gens du monde et d'officiers, a fait rire aux larmes.

Beaucoup de très-jolies toilettes. Celle de M^{me} de Lesseps, satin blanc et crêpe blanc, était ravissante de simplicité et de bon goût. Le bleu pâle dominait, ainsi que le blanc.

Dans la toilette masculine, il y a une innovation à signaler : c'est le mouchoir carte de visite ! A un coin du mouchoir se trouve figurée une carte, — cornée, au besoin, — bordée de couleur. Le nom du propriétaire s'y lit en toutes lettres, comme écrit à la main. Parfois une couronne, un signe héraldique, surmontent ce nom.

C'est assez original et coquet, mais fort illogique. A quoi bon, en effet, apposer sa signature sur son mouchoir ? Et depuis quand se rend-on donc visite à soi-même?... car il n'est pas probable que ce soit pour laisser son mouchoir chez les autres qu'on l'agrément d'une carte « cornée » !

On s'élève sans cesse contre l'extravagance des modes à notre époque; on ne sait pas, ou on l'oublie, qu'au temps du roi Henri, par exemple, les femmes portaient jusqu'à quatre jupes l'une sur l'autre, et plus richement, plus follement historiées les unes que les autres. Ainsi, la description suivante vaut bien celle des plus élégants costumes d'aujourd'hui :

« La première jupe était en satin blanc, passémentée de fils d'or et de soie cramoisie; la deuxième, vert pré et or; la troisième, rose, chamarrée de fils d'argent; la quatrième, jaune d'or, brodée de plusieurs nuances vives. »

On voit que l'extravagance ne date pas d'hier.

L. S.

LETTRES D'UNE DOUAIRIÈRE

Ce mois-ci, dit-on, Victorien Sardou sera reçu à l'Académie, dont il a été nommé membre il y a six mois. M. Charles Blanc est définitivement chargé de répondre au discours de réception de cet auteur à la mode aujourd'hui, et qui, malgré ses détracteurs, en bonne conscience, le mérite par son talent, qui est réel, et sa persévérance, qui a été admirable. C'était M. Dufaure qui devait répondre; mais les obligations académiques doivent céder le pas aux devoirs politiques qui résultent des hautes fonctions du président du conseil.

Donc voilà Victorien Sardou académicien, de même que l'a été Scribe, autre auteur dramatique, sur les traces duquel il marche, comme succès et comme critique; car si l'on critique aujourd'hui les pièces de Sardou, on en faisait autant jadis pour celles de Scribe, qu'on appelait du *scribouillage*. Scribe était, à la vérité, plus mignard, mais Sardou est plus corsé; chacun d'eux a suivi le goût de son époque. En définitive, tous deux se valent et atteindront le même but, la renommée et la fortune, malgré les détracteurs et les envieux, qui souvent ne font qu'un.

Les débuts du nouvel académicien ont été bien tristes, car on lui niait tout, même son esprit. Ainsi, on raconte qu'à l'une de ses premières pièces, qui était remplie de mots heureux, comme on disait devant Théodore Barrière :

— Où donc ce garçon-là a-t-il pris tant d'esprit?

— Parbleu! dans nos poches, fit d'un ton aigre le père des *Faux bonshommes*.

Pourtant Théodore Barrière avait assez de talent pour ne pas craindre les concurrents; mais il pressentait, paraît-il, un rival très-dangereux dans ce nouveau venu, au sujet duquel il écrivait plus tard :

« C'est l'homme de l'emprunt continu. Il emprunte comme les généreux donnent, sans compter; et quand il a voulu justifier ses emprunts, il a emprunté jusqu'à sa justification. »

C'était vraiment dommage que Théodore Barrière eût ce petit travers; car il avait bien de l'esprit aussi, et du meilleur, quand il voulait le sortir tout naturellement de son gousset. C'est ainsi qu'il disait, au sujet des partis politiques qui déchiraient notre pauvre France :

« Notre malheureuse patrie ressemble à un livre entr'ouvert. Les uns veulent le feuilleter de droite à gauche pour revoir ce qui précède, les autres de gauche à droite pour voir ce qui suit, et personne n'a le bon sens de s'aviser enfin de le lire à l'endroit où il est ouvert. »

Mais revenons à Victorien Sardou et à ses débuts dans la carrière où il brille aujourd'hui au premier rang.

Il y a vingt ans, un jeune homme maigre et pâle, qui courait le cachet comme professeur de langue française, marchait à grands pas dans la rue. Plusieurs leçons venaient de lui manquer, et, dégoûté de la vie, à bout d'efforts, épuisé de travail, il songeait soit à se défaire de l'existence, soit à s'engager comme soldat, quand il fut tout à coup surpris par une averse épouvantable, sur la place de l'École-de-Médecine. C'était un soir d'automne. On peut bien se tuer; mais il est inutile de se laisser mouiller, quand on a le moyen de faire autrement. Aussi notre jeune désespéré alla-t-il se mettre à l'abri de la pluie sous le porche de la maison la plus voisine.

Quelques instants après, un pauvre rétameur de casseroles vint se mettre à côté de lui et, avec toute la courtoisie qui caractérise ces bons enfants de l'Auvergne, voulut entamer une conversation.

Notre professeur, qui avait froid, qui avait faim aussi peut-être, prenant de l'humeur pour cette familiarité inattendue, quitta la place et se remit en route en se disant : « Adviennne que pourra!... »

Mais à peine était-il à quelques pas qu'un grand bruit se fait entendre derrière lui; il se retourne vivement, et aperçoit une grosse pierre qui, s'étant détachée de la façade d'une maison, venait, en tombant, d'écraser le malheureux Auvergnat, dont il eût très-certainement partagé le sort, s'il ne se fût trouvé amené à quitter la place.

Superstitieux, comme tous les gens à imagination vive, Victorien Sardou — car c'était lui, le professeur sans élèves tout prêt à se livrer au désespoir — resta un moment atterré; puis, relevant la tête, il se dit :

— Si j'ai quitté cette place, où la destinée avait marqué la mort pour quelqu'un, c'est que le sort me protège : donc je ne dois pas finir pauvre et méconnu : « Aide-toi, le ciel t'aidera! » Je connais depuis longtemps cette maxime; eh bien! je veux consciencieusement la mettre en pratique. Allons, *aux armes!* et combattons pour conquérir ce qui me manque... c'est-à-dire tout!...

En effet, depuis ce jour il devint confiant dans son étoile, et, entre deux leçons de français, il ébauchait des pièces, rimait quelque drame en herbe, tout en écrivant, afin de s'aider à vivre, des biographies à tant la ligne pour l'éditeur Firmin Didot.

Ses efforts ne furent pas immédiatement couronnés de succès, malgré la protection que la bonne Déjazet voulut bien lui accorder, et ses embarras pécuniaires lui rendirent encore l'existence insupportable; si bien que, le soir de la première représentation d'une pièce sur laquelle il fondait sa dernière espérance, il se promenait tout anxieux devant le théâtre du Gymnase, au moment où Lafontaine et M^{me} Rose Chéri, ses interprètes, entraient en scène.

— Si la pièce réussit, je triomphe enfin, se disait-il. Mais si elle fait fiasco... eh bien! je pars pour l'Amérique; j'y fonde un journal français, j'amuse un bon Yankee, je fais fortune, et je reviens potentat!

La pièce s'appelait *les Pattes de mouche*. Aussi, trois heures après ce beau projet, Sardou s'écriait-il :

— Maintenant, je reste à Paris. Vive la joie! vive la vie!...

Et depuis ce jour, en effet, vous savez comment il marcha de succès en succès.

On a reproché à ce spirituel auteur l'excentricité des caractères qu'il met en scène; mais la faute n'en est pas à lui, ce me semble : ces types-là étaient et malheureusement sont encore vrais, et cela parce que, sous le second empire, Paris a vu surgir tout à coup une société nouvelle, des mœurs aussi inconnues qu'étrangères, refoulant violemment nos anciennes mœurs françaises, qui avaient pourtant du bon, quoi qu'on en puisse dire!... Nous avons été envahis par des sociétés qui ont complètement défiguré la nôtre, au moins à la surface. Paris était devenu le rendez-vous de l'Europe qui s'amuse, le caravansérail des aventuriers enrichis et pressés de jouir, et ces gens-là ont importé chez nous le sans- façon et le sans-gêne effrontés de leurs habitudes faciles. Aussi avons-nous aujourd'hui, à la place des causeries discrètes d'autrefois, une familiarité brusque et criarde; à la place du langage choisi que les gens de bonne compagnie se faisaient jadis un devoir d'employer, un argot que les femmes, même le mieux placées, ont le tort d'emprunter à celles qui sont déclassées; à la place des élégances de la fortune, les tapages de la richesse; à la place des raffinements de l'esprit, enfin, le bavardage grossier des gens de bas étage.

Tout cela est-il imputable à Victorien Sardou? Et s'il prend des portraits sur nature, est-ce donc à lui que la guerre doit être faite?

Bref, le voici au nombre des immortels, et le léger croquis que je me suis permis de faire de lui n'est point une oraison funèbre, mais bien une carte de félicitation.

Comtesse DE BASSANVILLE.

LES CARTES DE VISITE

En 1844, un diplomate très-estimé, M. de Lagrené, fut chargé par le gouvernement du roi Louis-Philippe d'une mission extraordinaire en Chine. Le but principal de cette mission était de conclure un traité de commerce et de navigation avec le Céleste Empire.

M. de Lagrené devait, en outre, s'occuper de l'acquisition d'une île qui pût servir à la fois d'établissement militaire pour la marine et d'entrepôt pour le commerce français. C'est l'île de Shang-Haï qui fut acquise.

C'est à Macao qu'eurent lieu les négociations. L'ambassadeur fut l'objet du plus sympathique accueil; les autorités le reçurent avec distinction, les mandarins accoururent à sa rencontre.

Un matin, on apporta à l'hôtel de l'ambassade un gros rouleau de papier de la part du gouverneur de l'île. Cet objet avait 25 à 30 centimètres de longueur et 15 d'épaisseur.

Que pouvait contenir ce rouleau, et quelle signification avait cet envoi? Ce ne pouvait être un dossier diplomatique, car l'affaire dont M. de Lagrené était chargé de poursuivre la solution entraînait à peine en cours. Un Chinois assez au courant des usages et de l'étiquette administrative apprit au personnel de l'ambassade, qui demeura ébahi, que ce rouleau représentait la carte de visite du gouverneur de Macao à l'ambassadeur français.

On ouvrit et on déroula le cylindre de papier. Ce fut une longue besogne. La feuille de papier était d'une telle longueur, qu'elle couvrait une partie du parquet de la pièce où l'on se trouvait: on s'arrêta au cinquantième mètre. Il y avait de quoi tapisser un appartement.

On rit beaucoup de ce procédé d'exquise politesse, et l'ambassadeur, qui ne voulut point être en reste de courtoisie avec l'autorité, s'empressa de faire porter à la résidence du gouverneur sa carte de visite microscopique en comparaison de celle qu'il avait reçue.

Il faut savoir qu'en Chine, depuis plus de mille ans, l'échange des cartes de visite se fait avec une scrupuleuse étiquette entre parents et amis. La dimension des cartes varie suivant le rang et la profession de l'expéditeur et du destinataire. Selon le degré qu'occupe un individu dans la hiérarchie politique, administrative ou financière, sa carte de visite se distingue par la longueur, la couleur, les ornements et les figures qui abondent sur son interminable surface.

La carte de visite en France a subi des modifications comme la mode. Elle s'est associée aux diverses phases sociales, elle en a reflété le caractère.

Avant 1789, les cartes étaient illustrées d'allégories, d'emblèmes mythologiques; il y avait des colombes, des cœurs enflammés, des flèches, des bergers et des bergères, etc.

Mais la Révolution n'avait que faire de ces allégories sentimentales. On fit peu de visites et encore moins de cartes de visite. Le temps n'était pas à l'étiquette.

C'est sous l'empire que revint la mode de laisser, chez les personnes que l'on est quelquefois bien aise de ne point voir, un carton imprimé. Les allures de la carte de visite se ressentirent de la raideur et du mauvais goût de l'époque. Ce furent des aigles, de lourds blasons, des trophées qui y figurèrent.

La Restauration illustra les cartes de fleurs de lis, d'emblèmes héraldiques, de couronnes. Le carton, très-souple, devint soyeux, moiré avec diverses teintes et encadré de bas-reliefs.

Sous la bourgeoisie de 1830, la carte de visite s'épaissit, s'enjoliva d'une dentelle à jour, puis s'enlumina d'une gouache, d'une aquarelle, d'une sépia, au milieu desquelles on lisait le nom de la personne. C'était l'époque artistique. L'art passa de mode; le bourgeois ne voulut plus frayer avec le rapin et renonça au pay-

sage. Joseph Prudhomme voulut être pris pour quelqu'un ou quelque chose.

C'est la carte de visite qui fut un des moyens d'acquiescer cette importance. Elle devint très-large, très-dure, avec une inscription microscopique difficile à lire. C'était de bon goût. Puis ce fut le contraire: un nom énorme sur une toute petite carte.

Telles sont les transformations multiples de la carte de visite, qui de nos jours a pris une forme sans caractère appréciable.

Chaque année, aux approches du jour de l'an, on se dit qu'il faut en finir avec cette coutume bizarre d'envoyer sa carte à tous ceux que l'on connaît ou que l'on ne connaît pas. Cette sage résolution est toujours renvoyée à l'année prochaine, qui n'arrive jamais. L'administration des postes peut nous dire que, loin de s'amoinrir, la manie des cartes de visite ne fait, au contraire, que croître et embellir.

J. DES D.

THÉÂTRES

Une Séparation: tel est le titre de la pièce que M. Legouvé, après l'avoir laissée jouer par M^{lle} Delaporte dans une tournée en province, a voulu soumettre au jugement du public parisien, et que le Vaudeville a dû placer trois fois de suite sur le programme de ses matinées du dimanche.

Le spirituel et aimable académicien a cru devoir faire précéder la représentation de son œuvre d'une conférence sur « la séparation de corps au théâtre ». Sa comédie n'avait pas besoin d'un si éloquent avocat, d'un historien aussi brillant; mais les précautions oratoires ne peuvent rien gêner, venant d'une bouche éloquente entre toutes. Et puis cette pièce porte sur une question très-controversée et très-obscurément encore. Le mariage indissoluble, la séparation, le divorce, tels sont en effet les trois termes du problème redoutable que l'auteur dramatique pose devant le public. Ne voulant point aller jusqu'à indiquer le remède, M. Legouvé a du moins peint le mal dans toute sa réalité, et en mettant en lumière toutes les conséquences: c'est ainsi qu'avec un art et un soin qu'on ne peut trop admirer il s'est attaché à indiquer les contre-coups de la séparation sur les enfants.

A ce moment même, comme si son drame eût eu besoin de cette sanction, un événement s'est produit, qui a fait sensation et prouvé une fois de plus que ce qu'on est tenté, au théâtre, de trouver invraisemblable ou forcé, n'est souvent que l'expression même de la réalité. En plein jour et en plein Paris, une mère, condamnée par les tribunaux à ne voir son enfant que dans le parloir d'une pension, a disparu emportant avec elle ce bien qu'on lui disputait. Le drame de M. Legouvé, faisant son apparition à la minute même où allait se dénouer d'une façon si imprévue l'affaire Chevandier de Valdrôme, est presque devenu ainsi une œuvre d'actualité.

Souhaitons, dans l'intérêt du problème à résoudre, que la pièce de M. Legouvé prenne au théâtre la place à laquelle elle a droit; il importe qu'elle soit connue de tous et que le public puisse l'appuyer de ses plus chaleureux applaudissements, comme il l'a fait en la voyant interprétée avec un remarquable ensemble par M^{lle} Delaporte, M^{lle} Fanny Génat, MM. d'Avrigny et René Didier.

Robert HYENNE.

LES PAROLES D'OR

Ne cherchez pas à imposer vos croyances; inspirez-les par la persuasion; ne faites un crime à personne de ce qu'il croit autrement que vous.

F.-V. RASPAIL.

PLANCHE G. N° 856. — DESCRIPTION, PAGE 26.



COSTUMES DE TRAVESTISSEMENT



1484

Jules David
L'roy. imp. r. des. Mars. 66.

1484

Al. Goubaud & Fils. Ed. r. Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du Quatre-Septembre, N° 3.

Couillettes de M^{me} Morison, s. d'Antin 14 - Coiffures - Regente de

M^{me} De Vertus Sœurs, s. Andes 12 - Lait Antiphlogique de Candès & C^o Boul. S. Denis 26.

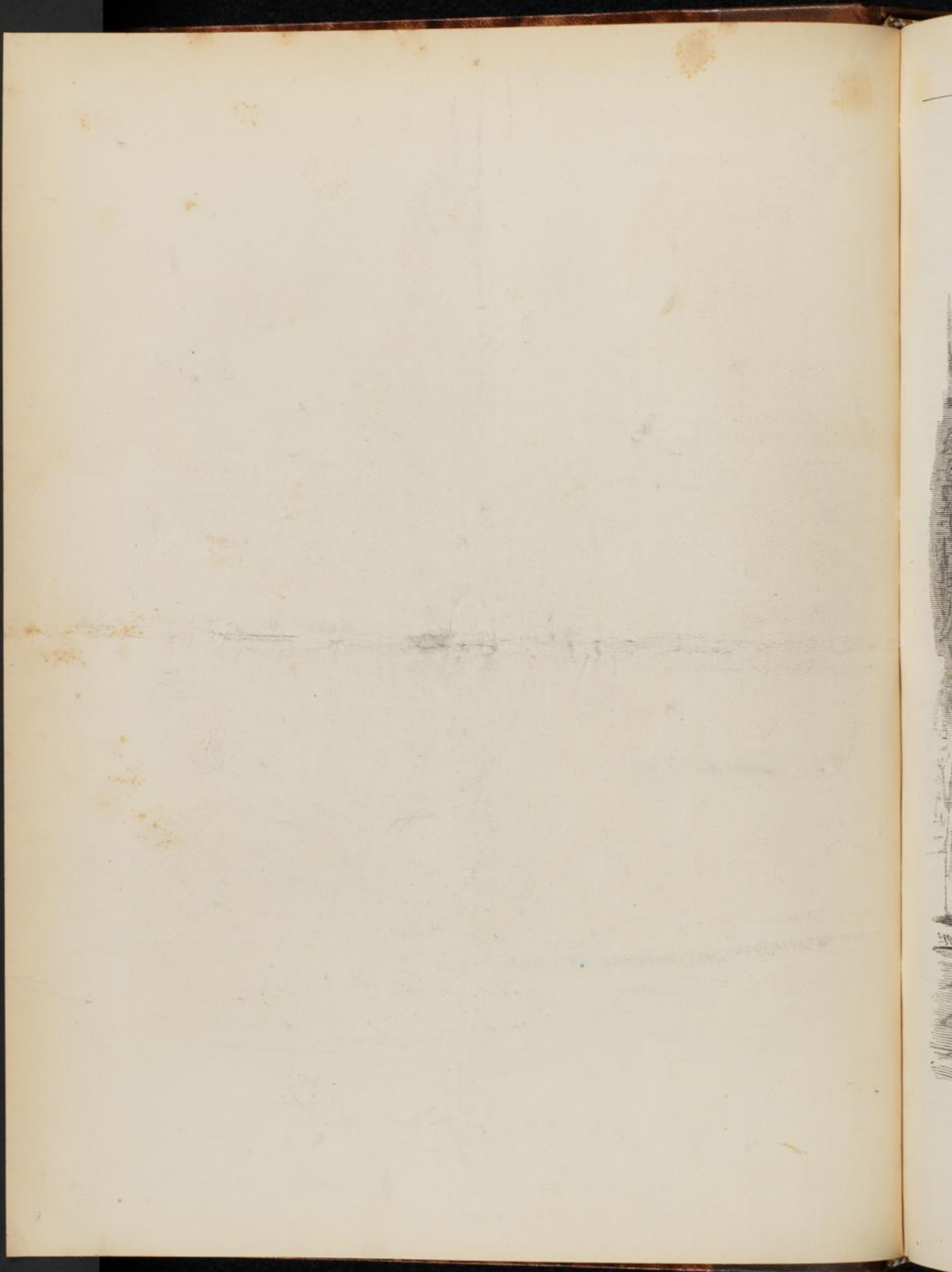


PLANCHE G. N° 831. — DESCRIPTION, PAGE 26.



TOILETTE DE VISITE ET TOILETTE D'INTÉRIEUR

LE TRÉSOR DU VIEUX SEIGNEUR

(NOUVELLE. — SUITE.)

Zulpick ne manquait jamais d'aller à la grand'messe les dimanches; mais, par une vanité singulière, il se tenait fièrement dans le chœur, à la place des anciens ducs; et, chose étonnante, les habitants de Brisach trouvaient cela naturel de la part du vieux cordier, tandis qu'ils l'auraient blâmé dans tout autre.

Tel était l'homme à la lanterne.

Il me regarda longtemps à travers la pluie qui rayait l'air, et malgré l'impatience qui me gagnait.

Enfin il me dit d'un ton sec :

— Voici votre chemin.

Et les reins courbés, l'air rêveur, il poursuivit sa route vers le bouchon du père Korb, en murmurant des paroles confuses.

Quant à moi, voulant profiter des derniers éclairs de la lanterne, je grimpai rapidement la terrasse, où m'apparut une lumière à ras de terre : c'était celle du Schlossgarten. Une servante veillait encore; j'atteignis la porte de l'hôtel, je frappai, on m'ouvrit, et la voix de Katel s'écria :

— Ah! Seigneur Dieu!... quel temps pour voyager... quel temps! — Entrez... entrez!

J'entrai dans le vestibule; alors, m'ayant regardé, elle me dit :

— Vous auriez bien besoin de changer, et vous n'êtes pas riche, à ce que je vois... Mais suivez-moi dans la cuisine, vous boirez un bon coup, vous mangerez un morceau pour l'amour de Dieu; Je tâcherai de vous trouver une vieille chemise, et ensuite vous aurez un bon lit.

Ainsi parla cette excellente créature, que je remerciai du fond de l'âme.

Une fois assis au coin de l'âtre, je soupai comme un véritable loup; Katel levait les mains au ciel en me regardant, tout émerveillée. Quand j'eus fini, elle me conduisit dans une chambre de domestique, où, m'étant déshabillé, je ne tardai point à m'endormir sous la protection du Seigneur.

Je ne pensais pas alors que je dormais sous le toit de ma propre maison! Qui peut prévoir de pareilles choses? Que sont les hommes sans la protection des êtres invisibles? Et, avec cette protection, que ne peuvent-ils pas espérer? Mais alors de telles pensées étaient loin de mon cœur.

Le lendemain, m'étant éveillé vers sept heures, j'entendis le feuillage frissonner au dehors; ayant regardé par ma fenêtre, qui donnait sur le parc du Schlossgarten, je vis les gros platanes laisser tomber une à une leurs feuilles mortes dans les allées désertes, et le brouillard étendre ses nuages gris sur le Rhin. Mes habits étaient encore humides, je les mis cependant, et Katel me présenta quelques instants après au vieux Michel Durlach, le maître d'hôtel, un vieillard de quatre-vingts ans, la figure sillonnée de rides innombrables, les paupières flasques. Il portait une petite veste de velours brun, à boutons d'argent, les culottes de drap bleu, les bas de soie noire, les souliers ronds à larges boucles de cuivre des anciens temps, et se tenait assis, les jambes croisées, au coin du poêle de faïence de la grande salle.

Comme je lui demandais du travail, — car j'avais pris la résolution de rester à Vieux-Brisach, — après m'avoir regardé quelques instants, il voulut voir mon livret, et se mit à lire gravement, ses grosses besicles posées sur son nez bleu en bec de corbin. De temps en temps il inclinait la tête et murmurait :

— Bon... bon!

A la fin, levant les yeux, il me dit avec un sourire bienveillant :

— Vous pouvez rester ici, Nicklauss; vous remplacerez Kasper, qui doit partir après-demain pour rejoindre son régiment. Vous irez voir, matin et soir, sur la jetée, s'il y a des voyageurs, et vous

amènerez leurs bagages. Je vous donne six florins par mois, le logement et la nourriture; la générosité des voyageurs vous fera bien le double, et, plus tard, nous verrons à faire mieux, si nous sommes contents de vous. Cela vous convient-il?

J'acceptai de bon cœur, ayant résolu, comme je viens de vous le dire, de rester à Vieux-Brisach, mais ce qui me confirma encore dans cette résolution, ce fut l'arrivée de M^{lle} Fridoline Durlach, dont les grands yeux bleus et le doux sourire s'emparèrent de mon âme.

Telle j'avais vu Fridoline, fraîche, souriante, de beaux cheveux blonds cendrés retombant en larges nattes sur son cou blanc comme la neige, la taille gracieuse, les mains un peu grasses et potelées, la voix aimante; telle je l'avais vue dans mon rêve, à peine âgée de vingt ans, et soupirant déjà, comme toutes les jeunes filles, après l'heure fortunée du mariage, telle je la revis alors.

Et pourtant, monsieur Furbach, en songeant à ce que j'étais, moi, pauvre domestique, vêtu de la blouse grise, attelé chaque soir à ma charrette comme une bête de somme, la tête penchée, haletant et triste, je n'osais croire à la promesse des esprits invisibles, je n'osais me dire : « Voici ta fiancée, celle qui t'est promise! » Non, je n'osais m'arrêter à cette idée; j'en rougissais, j'en tremblais, je m'accusais de folie : je voyais Fridoline si belle, et moi si dénué de tout!

Malgré cela, Fridoline, dès mon arrivée au Schlossgarten, m'avait pris en affection, ou plutôt en commisération. Souvent le soir, à la cuisine, après le rude labeur du jour, quand tout abattu je me reposais au coin de l'âtre, les mains croisées sur les genoux et l'œil rêveur, elle entraînait furtivement comme une fée, et tandis que Katel, le dos tourné, lavait la vaisselle, elle me regardait en souriant et murmurait tout bas :

— Vous êtes bien las, n'est-ce pas, Nicklauss? Il a fait si mauvais temps aujourd'hui! Cette grande averse vous a trempé. Vous faites un travail bien rude, souvent j'y pense, oui, bien rude! mais un peu de patience, mon bon Nicklauss, un peu de patience; quand une autre place sera vacante à l'hôtel, vous l'aurez. Vous n'êtes pas fait pour trainer la charrette; il faut un homme plus fort, plus rude que vous.

Et, tout en parlant, elle me regardait d'un œil si doux, si compatissant, que mon cœur en frémissait; mes yeux se remplissaient de larmes; j'aurais voulu me jeter à ses pieds, prendre ses petites mains dans les miennes, y poser mes lèvres en sanglotant. Le respect seul me retenait. Mais lui dire : Je vous aime! jamais je ne l'aurais osé. Et pourtant Fridoline devait être ma femme.

En ce moment, Nicklauss suspendit son récit, l'émotion le suffoquait. Le vieux Furbach lui-même se sentait tout attendri; il regarda le brave garçon pleurer à ces souvenirs; ces sanglots de bonheur l'émouvaient jusqu'aux entrailles, mais il ne trouvait pas un mot à dire.

Au bout de quelques minutes, l'émotion de Nicklauss étant un peu calmée, il poursuivit :

— Vous pensez bien, monsieur Furbach, que pendant cet hiver de 1828, qui fut très-long et très-rude, mon idée fixe ne me quitta jamais. Représentez-vous un pauvre diable, la bretelle au cou, traînant sa charrette, matin et soir, dans cette immense coquille qui semble n'en plus finir, des bords du Rhin à la terrasse.

Vous la connaissez, cette rampe, où s'engouffrent tous les vents de l'Alsace et de la Suisse; que de fois, à mi-côte, je me suis arrêté regardant les vastes décombres, les noires cahutes au-dessous, et me disant : Le trésor est au milieu de cela... quelque part... je ne sais où... mais il y est! Si je le découvrais, au lieu d'avoir la figure cinglée par la pluie, les pieds dans la boue et la corde aux reins, j'aurais chaud, je serais assis devant une bonne table, je boirais de bon vin, et j'écouterais le vent, la pluie, la grêle se déchaîner au dehors, en remerciant Dieu de ses bontés. Et puis... et puis, je verrais une douce figure me sourire.

Ces pensées me donnaient la fièvre; mes yeux perçaient les murs, je sondais du regard toutes les profondeurs de l'abîme, je sapais le pied de chaque tour, j'en calculais l'épaisseur par le couronnement.

— Ah! m'écriai-je, je trouverai... je trouverai... il faut que je trouve!

Une sorte d'attrait bizarre ramenait toujours ma vue au donjon de Gontran-l'Avare, qui fait face à la montée. C'est une haute maçonnerie couronnée de lourds créneaux, qui saillent en relief du côté de Hunevir. Le donjon de Rodolphe s'élève tout auprès. Entre les deux s'abaissait le pont-levis de la place: ces deux tours formaient en quelque sorte les jambages de la porte colossale.

Une circonstance surtout m'attachait à la tour de Gontran; c'est qu'à moitié de sa hauteur, sur une large pierre dégrossie, est sculptée une croix surmontée d'un casque, et les deux gantelets cloués à la place des mains du Christ.

Vous n'avez pas oublié, monsieur Furbach, la petite croix que je portais toujours sur moi, et que je vous fis voir le jour de mon départ; cette croix me paraissait semblable à celle de la tour de Gontran: c'étaient le même casque, les mêmes gantelets, — et puis en passant près de la tour, chose inconcevable, il m'arrivait chaque fois de frémir des pieds à la tête: je me sentais envahi par une force étrange; la peur me saisissait, et malgré mon désir de pénétrer ce mystère, l'effroi de la mort me faisait fuir.

Une fois rentré dans ma chambre, le soir, je me traitais de lâche, je me promettais d'avoir plus de courage le lendemain; mais l'idée de me trouver face à face avec des êtres d'un monde inconnu renversait toujours mes fortes résolutions.

En outre, au pied de cette fameuse tour, dans l'ancienne cave de la salle d'armes, habitait le vieux cordier Zulpick, qui, depuis mon arrivée à Brisach, épiait mes moindres démarches. Que me voulait cet homme? Soupçonnait-il mes projets? Lui-même était-il possédé des mêmes instincts? Avait-il des indices? Je ne pouvais me défendre d'une vague appréhension en le voyant: évidemment entre Zulpick et moi existait un intérêt quelconque... De quelle nature était cet intérêt? Je l'ignorais et restais sur mes gardes.

Or, depuis trois mois, je traînais ma charrette sans oser prendre une résolution solide; le découragement venait, il me semblait parfois que l'esprit des ténèbres avait voulu se rire de ma crédulité; chaque nuit je rentrais au Schlossgarten dans une tristesse inexprimable. Katel et Fridoline avaient beau me demander la cause de mon chagrin et me promettre un meilleur sort, je maigrissais à vue d'œil.

L'hiver était venu, le froid était excessif, surtout dans les nuits claires où les étoiles fourmillent au ciel, où la lune brillante dessine sur la neige les ombres des grands arbres, avec leurs mille rameaux entrelacés.

Dans ce temps-là, les bateaux à vapeur n'existaient pas encore; de gros bateaux à voile faisaient le service; ils arrivaient à huit, neuf, dix, onze heures, souvent à minuit, selon que le vent était plus ou moins favorable. Il fallait les attendre sur la jetée, au milieu des ballots, la neige tombait lentement et me couvrait comme un bloc de pierre. Et puis, quand le bateau avait passé, je rentrais souvent sans bagages, car en hiver les voyageurs sont rares.

Un soir de janvier, je remontais ainsi fort triste; comme il était tombé beaucoup de neige, ma charrette ne faisait pas de bruit, j'arrive à mi-côte et je m'arrête, les coudes sur le petit mur, à ma place habituelle, pour regarder la tour de Gontran. Le temps était redevenu clair; au-dessous de moi le village dormait, les arbres couverts de givre et de neige scintillaient à la lune. Longtemps je regardai les toits blancs, les petites cours noires avec leurs pioches, leurs pelles, leurs herses, leurs charrues, leurs bottes de paille pendues aux hangars, leurs lucarnes où la neige

s'était amoncelée. Pas un bruit ne montait, pas un soupir, et je me disais: Ils dorment... ils n'ont pas besoin de trésor!... Mon Dieu, qu'est-ce que c'est que de nous? Est-ce qu'on a besoin d'être riche? Est-ce que les riches ne meurent pas comme les pauvres? Est-ce que les pauvres ne peuvent pas vivre, aimer leur femme, leurs enfants, se réchauffer au soleil quand il fait chaud, et au coin du feu quand il fait froid, comme les riches? Ont-ils besoin de boire de bon vin tous les jours pour être heureux?... Et quand tous se sont trainés quelques jours sur la terre, à voir le ciel, les étoiles, la lune, le fleuve bleu, la verdure des champs et des bois; à cueillir quelques fruits le long des buissons, à presser leurs grappes de raisin, à dire à celle qu'ils aiment: «Tu es la plus belle, la plus douce, la plus tendre des femmes... Je t'aimerai toujours!...» et à faire sauter leurs petits enfants dans leurs mains, à les embrasser, à rire de leurs gazouillements: quand ils ont fait tout cela, — les choses qui sont le bonheur, le pauvre bonheur de ce bas monde, — eh bien! est-ce que tous ne descendent pas les uns après les autres, en robe blanche ou en guenilles, en chapeau à plumes ou en cheveux, dans la même caverne sombre d'où l'on ne revient jamais, et où l'on ne sait pas ce qui se passe? Faut-il donc des trésors, Nicklausse, pour tout cela? Réfléchis et calme ton âme. Retourne à ton village, cultive ton petit champ, le champ de ta grand-mère; épouse Grédel, Christine ou Lotchen; une grosse fille réjouie, si tu veux; une maigre un peu mélancolique si ça te fait plaisir... Seigneur Dieu! il n'en manque pas! Suis l'exemple de ton père et de ton grand-père; assiste à la messe, écoute M. le curé, et, quand il faudra prendre le chemin qu'ont suivi les autres, on te bénira, et dans cent ans d'ici tu seras un ancien, un de ces braves gens dont on déterre les os avec respect et dont on dit: «Ah! dans ce temps-là, c'étaient de braves gens... Aujourd'hui on ne voit plus que des gueux!»

Ainsi rêvais-je penché sur le mur, admirant le silence du village, des étoiles, de la lune et des ruines, et portant le deuil de mon trésor que je ne pouvais avoir.

Mais comme j'étais là depuis quelques minutes, tout à coup, en face de moi, à cent mètres au-dessus, sur la plate-forme, quelque chose remua, puis une tête s'avança lentement, étendit un regard sur le fleuve, sur la jetée, puis le long de la rampe.

Je m'étais baissé; ma charrette, près du mur, disparaissait derrière la courbe.

C'était Zulpick; il avait la tête nue, et comme la lune brillait de tout son éclat, malgré la distance, je vis que le vieux cordier était animé de quelque pensée étrange; ses joues blafardes étaient tirées, ses grands yeux couverts de sourcils blancs étincelaient; pourtant, il paraissait calme. Après avoir longtemps regardé, il se couvrit de son vieux bonnet de martre — il s'était découvert pour épier, — puis je le vis descendre le sentier rapide qui longe la tour de Rodolphe, et bientôt se perdre dans les bastions.

Qu'allait-il faire au milieu des décombres à cette heure? Tout de suite l'idée me vint qu'il allait chercher le trésor; et moi, tout à l'heure si calme, je sentis un flot de sang me colorer la face; je passai la bretelle à mon épaule et me mis à courir de toutes mes forces; les roues sur la neige ne faisaient pas le moindre bruit. En quelques minutes, je fus sous le hangar du Schlossgarten; je saisis une pioche et revins, toujours en courant, suivre le vieux cordier à la piste. Au bout d'un quart d'heure j'étais dans le fossé, emboitant ses pas dans la neige. Je courais si vite que tout à coup, au détour d'un amas de décombres, je me vis nez à nez avec Zulpick, qui tenait un énorme levier, et me regarda face à face en pressant sa grosse barre de fer à deux mains.

ERCKMANN-CHATRIAN.

(La suite au prochain numéro.)

VENISE

SON HISTOIRE PAR M. CHARLES YRIARTE

Lorsque nous avons rendu compte du magnifique ouvrage que M. Charles Yriarte a consacré à Venise (1), nous n'avons pu que donner un aperçu sommaire de ce que contiennent les chapitres où sont traitées les intéressantes questions de la *Dentelle* et du *Costume*. Nous tenons aujourd'hui la promesse que nous avons faite d'en reparler plus longuement et de reproduire quelques-unes des curieuses gravures dont les soins de l'éditeur et de l'auteur ont illustré cette partie du livre.

Avant d'y introduire nos lectrices, nous avons tenu cependant à mettre sous leurs yeux le portrait d'une femme qui a sa place marquée dans l'histoire de la *Typographie* par la protection qu'elle sut accorder à l'un de ses plus illustres fondateurs. C'est à cette protection d'Isabelle d'Este, en même temps qu'à la dévorante activité d'Alde Manuce, qu'ont dû d'être sauvées et mises entre les mains de tous les épaves qui restaient encore du grand naufrage des chefs-d'œuvre de la littérature grecque pendant le moyen âge. Ce portrait de Mantoue n'est pas, d'ailleurs, un des documents les moins précieux de l'histoire du costume féminin au quinzième et au seizième siècle.

Mais arrivons bien vite à l'une des plus importantes spécialités de Venise, c'est-à-dire à cette industrie de la dentelle glorieusement cultivée par toutes les grandes villes de l'Italie du Nord, mais où Venise a mérité d'être classée hors rang pour ses *points à l'aiguille*.

« L'époque du véritable luxe, dans la République de Venise, — dit à ce sujet M. Charles Yriarte, que nous tenons à laisser parler, — n'est pas, comme on pourrait le croire, le seizième, mais bien le quinzième siècle ; vers 1450, la richesse des patriciens est arrivée à son apogée... Les patriciennes, dans les grandes occasions, telles que mariages, réceptions d'ambassadeurs, visites des princes étrangers, dé-

ploient un tel luxe que vers 1514, en plein sénat, deux vieux sénateurs moroses, devant de plus de quatre siècles le sénateur Dupin, demandent la parole pour dénoncer publiquement les ruineuses fantaisies de ces belles Vénitienes, les raffinements, les recherches, les folies « dignes du Bas-Empire », de celles qui devraient rester paisibles au logis et probablement aussi *filer la laine* (ce qu'une patricienne de Venise s'est toujours gardée de faire).

» Dès 1474, la loi avait pros crit certains bijoux, certaines étoffes, et, ce qui paraît bien singulier, les perles, cette parure si seyante, si calme, qui sent si peu la *parvenue* et qui nous semble, à nous, en même temps que la preuve de la plus haute richesse, la preuve du suprême goût ; les perles avaient été surtout l'objet des rigueurs du sénat. Il faut bien dire que, lors des tournois du duc de Ferrare et lors de l'entrée de tel ou tel ambassadeur, on avait vu des patriciennes couvrir leurs bras, leur cou, leur poitrine, leurs cheveux et même leur robe de perles orientales du plus haut prix, semblables à des chasses vivantes qui portaient sur elles le poids de plusieurs milliers d'écus d'or.

» En 1514, on réglementa le costume, et voici la liste des objets que visèrent les *provéditeurs aux pompes* : l'ambre, l'argent travaillé, les agates, les manteaux de dames, les dentelles, les boutons de diamant, les chaînes, les capes de soie, les gants travaillés d'or et d'argent, les perles, les serviettes ouvragées d'or, d'argent et de soie, les manches à dentelles, l'or émaillé, les étoffes de Damas de toutes couleurs, les velours de toute qualité, les cuirs, les broderies, les éventails, les gondoles, leurs couvertures et leurs tapis, les chaises à porteurs doublées de velours. — On voit que tout était atteint et que les

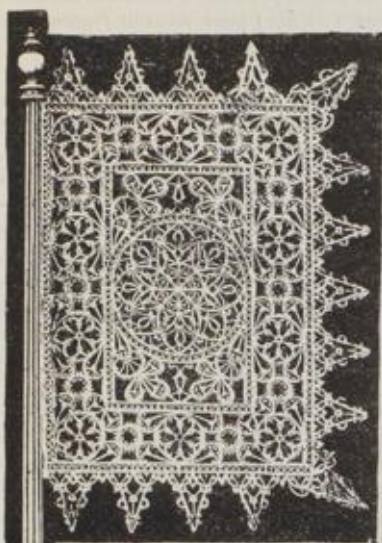
sénateurs devenaient des Catons ; ils ne s'en tinrent pas aux vêtements, à la livrée et aux gondoles, ils réglementèrent les festins, limitèrent l'ornementation et le luxe de la vaisselle d'argent et d'or, le nombre des plats, les menus et jusqu'aux bonbons et plats montés. Depuis très-longtemps, ils avaient réglementé le costume et la toilette des dogaresse, réglé leur tenue de ville, celle de gala, celle de cérémonie officielle, l'habit de deuil, l'habit d'église et même celui du privé. »

Toute médaille a son revers. Ce système, en admettant qu'il eût un bon côté, en avait à coup sûr un mauvais. Comment, en effet, concilier ces idées de répression avec le développement du commerce, avec le goût des Vénitiens pour tout ce qui est pompe et somptuosité ; et comment aussi ne pas entraver et rendre désormais difficile ce déploiement de luxe prodigieux, presque fou,



ISABE LE D'ESTE, Marquise de MANTOUE, PROTECTRICE d'ALDE MANUCE, d'après le Portrait du Titien, copié par Rubens.

(1) *Venise* (Histoire, Art, Industrie, la Ville, la Vie), par Charles Yriarte. Un volume imprimé sur beau papier teinté, format grand in-folio, et orné de 525 gravures. Cet ouvrage, dont la première partie a paru l'année dernière à pareille époque, vient d'être complété par la publication de la seconde partie. Prix des deux parties réunies dans un carton-portefeuille, 50 francs ; prix de l'ouvrage relié, 60 francs. — J. Rothschild, éditeur, 43, rue des Saint-Pères, Paris.



Éventail. Point coupé.
XVI^e siècle.

joyaux quelconques de nature à leur sembler plus favorables à l'ornement de leur personne. » On juge de ce qui pouvait résulter d'un tel décret; comme s'il a été exaspéré par la prohibition des provéditeurs, le goût des patriciennes pour la toilette ne connaît plus de bornes en ces jours solennels. Elles arrivent à des résultats incroyables, et l'étude de M. Charles Yriarte sur « la Femme à Venise au seizième siècle » fournit, à cet égard, les plus curieux détails. Il y montre notamment la patricienne de Venise en train de se *blondir* les cheveux, et coiffée du singulier chapeau sans fond qui laisse passer les mèches, se tenant sur la terrasse de sa maison dans le but de se faire sécher. Rien de plus piquant, il faut l'avouer, et notre auteur a trouvé fort à propos dans une petite plaquette très-rare de la bibliothèque de l'érudit marquis Girolamo d'Adda, de Milan, le commentaire vif et animé, contemporain surtout, de cette gravure célèbre dont Vecellio a donné le dessin et dont le livre de M. Yriarte nous permet de reproduire un autre exemple d'après Bertelli : « Voyez-les plantées et prenant racine sur leur balcon tant que rayonne le soleil! Elles se peignent, elles se mirent, et puis elles restent là trois heures à se sécher la tête! » Voilà donc pourquoi, dans Véronèse, il n'y a que des femmes blondes, et dans le Titien que des déesses, des nymphes et des vierges aux cheveux dorés, rutilants, de cette incomparable nuance enfin à laquelle on a donné le nom du grand peintre.

Ce n'est pas tout. Allant jusqu'au bout dans la voie des révélations, M. Yriarte nous fournit encore un détail bien fait pour porter le dernier coup aux dames de Venise, aux *gentildonne*, comme dit Saint-Didier. Non-seulement la nature ne les avait pas faites blondes, mais elle ne les avait pas faites opulentes, grandes, nobles de cette noblesse de déesse, qui se dénonce dans la démarche et

qui est l'apanage des grandes fêtes nationales et des réceptions officielles? Le sénat, dans sa sagesse, avait tout prévu; à certains jours, il lâchait la bride aux passions qu'il refrénait par des lois, et le commerce n'y perdait rien. On pouvait avoir un million de perles, mais on ne pouvait les porter que ces jours-là, et voici le texte du décret rendu en 1574, à l'occasion de l'entrée de Henri III à Venise : « Nonobstant tout décret contraire, il sera permis à chacune des dames qui seront invitées à ladite fête de porter tous vêtements et

qui est le cachet des Esther, des reines et des Vénus triomphantes du Paolo. Hélas! oui, voici la vérité : comme elles se teignaient les cheveux, elles se haussaient sur des patins qui, cachés sous les robes, faisaient que même les naines exquises pouvaient passer pour des géantes pleines de séduction. A l'appui de ce qu'il avance, craignant d'être accusé de calomnie ou tout au moins d'exagération, M. Yriarte cite l'extrait suivant de *la Ville et la République de Venise*, du sieur de Saint-Didier qui est presque un contemporain :

« Les filles du dernier doge, Dominique Contarini, furent les premières qui s'affranchirent de cette incommode sujétion des patins. Il y en avait de deux pieds de haut, avec lesquels ces dames paraissaient de véritables colosses, ne pouvant mettre un pied devant l'autre sans être appuyées sur les épaules de deux femmes de chambre. Il y a grande apparence que la politique des maris avait introduit un pareil usage, dont on dit qu'ils se trouvaient fort bien; car un ambassadeur, discourant depuis peu avec le même doge et quelques-uns de ses conseillers, pendant qu'on s'assemblait dans le palais pour tenir chapelle, tomba sur l'usage de ces énormes patins, leur disant que les petits souliers étaient incomparablement plus commodes, à quoi un des conseillers répondit avec une mine austère et répliqua deux fois qu'ils n'étaient que trop commodes. »



Broderie au passé.
XVI^e siècle.



Vénitienne coiffée de la *Solana*, blondissant ses cheveux, d'après Pietro Bertelli. — XVI^e siècle.

Avec la meilleure volonté du monde, on ne saurait rien trouver de plus curieux dans cet ordre d'idées-là, et les Franco, les Bertelli, Cesare Vecellio, qui sont la grande ressource de l'historien en un pareil sujet, avec le livre si connu « *Degli Habiti antichi e moderni di diversi parti del mundo*, » ne seront jamais aussi formels. Après ce témoignage de Saint-Didier, on est désormais fixé sur le talent que mettaient les Vénitienues à « embellir » leur beauté!

Pietro Bertelli achève le tableau en nous montrant les costumes de toutes les classes, depuis la femme libre montée sur ses patins, jusqu'à la camériste, la fiancée, l'épouse; puis viennent la *Novice* avec le *Ballarino* (maitre de danse), la *Veuve*, la *Matrone* qui tient à la main ces petits éventails à la mode de Constantinople cidessus reproduits, la dame à la *Solana*, etc.

Ce qu'on vient de lire suffirait à donner une idée de l'intérêt que présente, au point de vue féminin, le livre de M. Charles Yriarte; mais nous avons encore à glaner au sujet de la dentelle et du costume, et c'est ce que nous ne manquerons point de faire à la prochaine occasion.

Robert HYENNE.

Chacun sait combien le goudron est un médicament précieux dans les cas de bronchite, phthisie, catarrhes, rhumes, et en général contre les affections des bronches et des poumons.

Malheureusement, bien des malades à qui ce produit serait utile ne l'emploient pas, soit à cause de son goût qui ne plaît pas à tous, soit à cause de l'ennui que leur donne la préparation de l'eau de goudron.

Aujourd'hui, grâce à l'ingénieuse idée de M. Guyot, pharmacien à Paris, toutes les répugnances plus ou moins justifiées du malade ont cessé d'exister.

M. Guyot est parvenu à enfermer le goudron sous une mince couche de gélatine transparente, et à en former des capsules rondes de la grosseur d'une pilule. Ces capsules se prennent au moment du repas et s'avalent facilement sans laisser aucun goût. Aussitôt dans l'estomac, l'enveloppe se dissout, le goudron s'émulsionne et s'absorbe rapidement.

Ces capsules sont d'une conservation indéfinie; à ce point que, d'un flacon déjà entamé, celles qui restent ont conservé toute leur efficacité au bout de plusieurs années.

Les Capsules de goudron de Guyot offrent un mode de traitement rationnel et qui ne revient pas à plus de 10 ou 15 centimes par jour, et dispense de l'emploi de toute espèce de tisane.

Comme tous les bons produits, les capsules de goudron de Guyot ont soulevé de nombreuses concurrences. M. Guyot ne peut garantir que les flacons qui portent sur l'étiquette sa signature imprimée en trois couleurs. Ces capsules se trouvent dans la plupart des pharmacies.

REVUE DES MAGASINS



Il faut se hâter de profiter de la gracieuse prime offerte par la maison de PLUMENT et que nous avons indiquée dans nos précédents numéros. Nos lectrices voudront bien ne pas oublier que, passé le mois de février, il ne sera plus fait droit à aucune demande.

Avec le nouveau corset *Cuirasse Jeanne d'Arc* et la *traine cablée*, la maison de Plument donne trois cache-corsets, dont un uni, un autre garni de dentelle de Mirecourt pur fil, et le troisième entouré d'une broderie; ces cinq jolies pièces sont

accordées comme prime à nos Abonnées pour la somme de 48 francs.

On ne peut que savoir gré à M. de Plument d'avoir songé à offrir un choix d'objets aussi utiles, et dans des conditions d'élégance et de confortable aussi exceptionnelles. Les cache-corsets sont taillés et confectionnés sur le modèle des nouveaux grands corsets que l'on porte exclusivement aujourd'hui. Nous ajouterons que nulle part encore on n'a songé, comme l'a fait M. de Plument, à transformer le cache-corset; les lingères elles-mêmes font encore l'ancien modèle. Nous pouvons donner à nos lectrices l'assurance qu'à partir de ce jour elles trouveront toujours le nouveau cache-corset dans la maison de Plument.

Il est indispensable de joindre un bon de poste de 48 francs à la demande adressée à M. de Plument (33, rue Vivienne) pour recevoir *franco* cette prime exceptionnelle. Ne pas oublier d'indiquer les mesures précises.

— Nous n'avons pas besoin de dire ici ce que nous pensons de l'importance de la chaussure en matière de costume: nos lectrices, sur ce point, ne pensent pas autrement que nous. A celles qui veulent être bien chaussées, et toutes sont certainement dans ce cas, nous conseillons de s'adresser à la maison POIVRET ET C^{ie} (61, rue Montorgueil); elles y trouveront non-seulement le plus joli choix de modèles qu'elles puissent désirer, mais encore à des prix fort modérés. Cette maison, il importe de le remarquer, est la seule qui vende la chaussure *cousue* au prix même où les autres maisons vendent la chaussure clouée. De plus, et c'est là encore un point essentiel, elle possède toujours une nombreuse série de largeurs sur toutes les longueurs de pieds, ce qui lui permet de chauffer les pieds les plus difficiles.

La maison Poivret fabrique à la fois la chaussure de fatigue et la chaussure de luxe, dans la plus large acception du mot: demi-bottes en chèvre mate; en chevreau, avec empeigne maroquin; en chevreau glacé ou en mordoré; en drap noir et grande claqué, etc., avec boutons sur le côté et talons Louis XV.

Nous y avons vu de jolis souliers de soirée, en satin noir ou blanc, avec barrettes mignonnes, nœud coquet et talons Louis XV. Ce modèle, qu'on désigne sous le nom de « soulier Charles IX », est aussi élégant que solide. On le retrouve en chevreau verni, en mordoré, velours, etc.

En demandant le catalogue illustré de la maison Poivret et C^{ie}, on peut se rendre compte de la variété des modèles, de leur caractère et de leurs prix. Ce catalogue est adressé *franco* sur demande affranchie.

SPÉCIALITÉS

Quelle est la femme qui n'emploie un moyen quelconque pour entretenir ou augmenter la fraîcheur naturelle de son teint? Nous n'en connaissons point et nos lectrices sont certainement de notre avis: aussi ne craignons-nous pas de répéter les mêmes choses quand il s'agit de l'intérêt de leur beauté.

Le *lait antiphélique* de CANDÈS est une préparation exceptionnelle qui transforme le teint le plus rebelle; grâce à son action puissante, les taches de toute sorte, les rugosités, les plaques jaunes, le masque de grossesse, les taches de rousseur, tout cela disparaît comme par enchantement. Rien n'est préférable pour enlever les traces de veille et de fatigue. Avis aux jolies femmes qui vont dans le monde!

Demander le *lait antiphélique* de Candès à l'inventeur (26, boulevard Saint-Denis).

M. D'A.

AVIS IMPORTANT

A NOS ABONNÉES ANCIENNES ET NOUVELLES. — Quelques-unes de nos abonnées se plaignent d'erreurs ou de retards apportés dans le service de leur journal. Nous faisons tout ce qui dépend de nous pour les satisfaire; mais le mal vient le plus souvent de ce qu'en nous écrivant soit pour s'abonner, soit pour renouveler leur abonnement ou faire changer leur adresse, soit enfin pour une réclamation quelconque, elles omettent d'indiquer exactement le titre de leur journal ou d'envoyer une bande, ce qui simplifierait tout. Nous les supplions, dans leur intérêt comme dans le nôtre, d'adresser directement leurs lettres à MM. AD. GOUBAUD ET FILS, 3, rue du Quatre-Septembre, et de toujours spécifier le titre de leur journal, afin que nous sachions à laquelle de nos nombreuses publications s'appliquent leurs observations.

AD. G. ET FILS.

ROUVENAT (☞) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.